

**SI DOUCE
FRANCE**

DE LA MÊME AUTRICE

ROMANS ADULTES

- Les larmes de Lumir*, Calmann-Lévy, 1986
Lettre à mes fils qui ne verront jamais la Yougoslavie, Leméac, 2000
Tourmente, Leméac, 2000
L'homme de ma vie, Québec Amérique, 2003
Neretva, Québec Amérique, 2005
Ailleurs si j'y suis, Leméac, 2007
Fleur de cerisier, VLB, 2014
Quand Marie relevait son jupon (recueil collectif), VLB, 2015
Le cœur bleu (avec Roelquis Gamez), Recto Verso, 2016
Les aventures de Joséphine Watson-Finn (avec Raphaël Weyland), Édito
Tome 1 : *L'île noire de Marco Polo*, 2015
Tome 2 : *Les steppes de Gengis Khan*, 2016
Une ville qui danse, tome 1 : *Derrière le rideau*, VLB, 2018

ROMANS JEUNESSE

- La treizième lune* (avec Raphaël Weyland), Bastberg, 1996
Maître du jeu, Québec Amérique, 2004
Les voisins pourquoi (avec Louis Weyland), Québec Amérique, 2006
Les Jeux olympiques de la ruelle (avec Louis Weyland), Québec Amérique, 2008
Un été d'amour et de cendres, Leméac, 2012
Neuf bonnes nouvelles d'ici et une bonne nouvelle d'ailleurs (recueil collectif), Éditions de la Bagnole, 2014
Série *C'est quoi le rapport?*, Éditions de l'Homme (avec la psychologue Marie-Josée Mercier) 6 tomes parus entre 2013 et 2016

BIOGRAPHIES

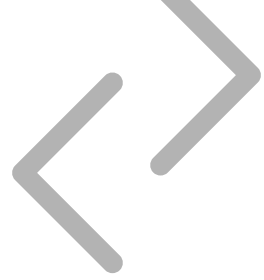
- Mille et mille lunes*, Mercure de France, 1992
Les grandes aventurières, Histoires de femmes dans l'Histoire, Stanké/Radio-Canada, 2000
Jacques Languirand, Le cinquième chemin, Éditions de l'Homme, 2014
Saint Laurent et moi (avec Fabrice Thomas), Hugo Doc, 2017

POÉSIE

- Au joli mois de mai*, VLB, 2001

ASTROLOGIE & SYMBOLISME

- Mille et mille lunes*, Mercure de France, 1992
Une vision inédite de votre signe astral, Dangles, 1994
Sous le signe des étoiles, Balland, 1989
Étoile-moi, Calmann-Lévy, 1987



Aline Apostolska

**SI DOUCE
FRANCE**

Roman

Flammarion >
Québec >

COUVERTURE

Conception graphique et photographie : Ann-Sophie Caouette

Illustration : *Yellow Day*, Laura Weiler, Cut and Placed LLC,

www.cutandplaced.com

INTÉRIEUR

Révision : Nolwenn Gouezel

Correction : Julie Robert

Mise en pages : Michel Fleury

Déclinaisons numériques : Karine Chevrier

© Madrigall Canada inc. – Flammarion Québec, 2024

Tous droits réservés

ISBN : 978-2-89811-246-1

ISBN (PDF) : 978-2-89811-247-8

ISBN (EPUB) : 978-2-89811-248-5

Dépôt légal : 3^e trimestre 2024

Imprimé au Québec

flammarionquebec.com

*À Ariane Fasquelle,
tu vois j'ai fini par le finir...*

*À Erwan Leseul,
à nos vingt-cinq années
jalonnées de tant de livres...*

*À Marie-France Girod,
en souvenir des Infantes...*

Première partie : Karagiozis

Paris, mai 1968

« La nouvelle apparition de l'enfant qui dort au fond
de nous-mêmes, recouvert par une si épaisse nappe de
déceptions et d'oublis, exige attention et silence. »

Michel Butor, *Répertoire*

1.

À la table de la cuisine, Anastasia repasse ses leçons. Au bout du couloir qui conduit à la buanderie, sa mère s'occupe des chemises de Monsieur. Son père déboule, casquette de fonction sur la tête, ne dit pas bonjour, se rue dans le couloir, claque la porte de la buanderie derrière lui. Il hurle : « Le rôti était brûlé, Monsieur n'aime que le rosbif saignant. Bécasse, connasse, incapable d'intégrer les codes de cuisson français ! »

Sa mère n'aime pas cuisiner. Avec elle, on mangerait des carottes râpées à tous les repas. À défaut d'exercer son métier d'esthéticienne, elle a accepté de donner un coup de main dans la maison, mais elle ne se lève pas le matin. C'est son père qui prépare le petit déjeuner : une cuillère à soupe d'huile de foie de morue, une orange pressée, deux cuillerées de miel de sapin et deux biscottes beurrées. Pendant qu'Anastasia avale consciencieusement le tout, il prépare des noix de beurre, grille trois toasts, les dépose avec une pomme Golden et une grappe de raisin Chasselas sur le plateau qu'il apporte à Monsieur. Immanquablement, Anastasia vomit, alors son père se fâche, lui prépare la même chose, et elle avale de nouveau. C'est leur rituel matinal, histoire de prendre des forces pour bien commencer la journée. Le midi, elle reste à la cantine, écrabouille les petits pois en boulettes, les envoie dans les tresses de ses camarades. Décidément, personne ne sait cuisiner, ni sa mère ni son père, encore moins les cantinières. Seul Marius est un chef, un vrai, un chef pour riches. Monsieur l'a débauché chez son concurrent direct, celui qui trône après lui

sur la liste des grandes fortunes françaises. La veille, Marius était en congé. C'est mal tombé, car ce samedi 4 mai, Monsieur avait organisé un dîner impromptu. « Une cellule de crise, avait-il précisé. On n'est pas là pour manger, alors quelque chose de simple, un rosbif flageolet. Allez chez Fauchon, prenez des dattes, mon associé les adore, ça lui rappelle le Maroc. Le premier ministre ne viendra pas finalement, il est à l'étranger, mais le ministre de l'Éducation se joindra à nous. Ah, et n'oubliez pas le cendrier à côté de son assiette, il fume en mangeant, et sortez une bouteille récente, mon gendre devra s'en contenter. Nous serons donc six. » Il parle vite, Monsieur, il faut bien écouter, ne pas le faire répéter. Sa mère a bien entendu ; c'est pour ça qu'elle a écarquillé les yeux, paniquée. Et voilà le résultat : catastrophique.

Dans la buanderie, le vacarme redouble. Ses parents crient de concert, s'insultent dans leur langue, leur langue à eux, celle dans laquelle ils ne s'adressent jamais à leur fille, bien que cette langue fût également la sienne avant qu'elle ne les rejoigne à Paris. Avec Anastasia, ils parlent uniquement en français. Troc d'intégration : langue maternelle contre langue étrangère – petite, donne ta langue à la France, ta langue du passé contre ta langue d'avenir, la langue française comme passeport pour l'avenir. À les écouter hurler ainsi, Anastasia est sûre d'avoir gagné au change. Elle préférerait même l'avoir complètement oubliée, cette langue d'origine, et toutes ses origines. Elle aimerait tellement ne pas comprendre ce qu'ils se disent. « Gourde, ingrate ! continue son père. Tu ne mesures pas ta chance de vivre dans le plus beau quartier de la plus belle ville du monde, dans l'appartement du meilleur patron du monde ! » Grand seigneur, Monsieur n'a même pas commenté l'état de la viande, c'est d'autant plus honteux que ce sont les invités qui se sont plaints. Le ton monte, les hurlements s'accroissent. Drame homérique en plein fief de la haute qui

se targue de tant de pondération calfeutrée derrière les taffetas épais des doubles rideaux. Arrive alors ce qui devait arriver, ce qui arrive toujours.

La table à repasser s'écrase contre le mur. Sa mère pousse des cris. Les coups se multiplient, entrecoupés de suppliques. Anastasia serre les cuisses sur sa culotte trempée. « Pardon ! hurle sa mère. Je t'en prie, mon amour, mon amour... » Puis, plus rien. Trente secondes de silence pendant lesquelles Anastasia jurerait que son cœur s'est arrêté. Son père claque la porte derrière lui, traverse à grand bruit le couloir, puis la cuisine, la casquette toujours d'aplomb sur la tête. Il nettoie le sang de ses mains à l'aide d'un torchon de lin. « Ta mère est folle ! » dit-il en guise d'au revoir avant de quitter les lieux. La pendule sonne le quart.

Anastasia se méfie, attend un peu, ne le voit pas revenir. Elle pose un pied sur le carrelage, chancelle, mais se rattrape. Elle parvient à faire un pas, puis deux, et s'engage dans le couloir sombre. Elle avance en se tenant au mur et, enfin, pousse la porte du bout de son index droit. « N'entre pas ! » lui crie sa mère, mais trop tard. Anastasia la voit effondrée au pied du lavabo. Sa tempe gauche arbore la forme parfaite du fer à repasser. Stigmate d'une passion incandescente. Ses cheveux collent à la plaie ouverte, sa lèvre supérieure, son arcade sourcilière sont fendues, son cou rougi de traces de doigts. Derrière ses coudes levés, sa mère tente de se dérober au regard de sa fille, peine perdue. Anastasia le sait déjà : dès demain, son visage virera au bleu au vert au jaune, sa peau empestera le Synthol, sa bouche exhalera un mélange putride de sang caillé et de Borostyrol. Boursoufflées, ses lèvres ne pourront pas se fermer, sa mère aura tout le temps l'air de se fendre la gueule.

Anastasia dévale l'escalier de service à pic sur quatre étages, court culotte à l'air jusqu'à l'avenue Henri Martin, tourne à gauche vers l'avenue Raphaël. Elle creuse l'écart entre sa mère et elle. Ce n'est tout de même pas pour rien

qu'elle est première à la course, au saut en hauteur, à la corde à sauter, à la corde lisse, à la corde à nœuds, surtout à la corde à nœuds. « Cette enfant a de l'énergie à revendre », répète le professeur de gymnastique.

Comme toujours, les allées rectilignes du jardin du Ranelagh l'accueillent. Le gravier l'oblige à ralentir. La balançoire vert bouteille en forme de bateau, sa préférée, l'attend. Elle s'y réfugie et, de ses petites jambes, elle pousse, pousse encore. La balançoire obéit, s'envole. Sous l'action du vent, une sorte de quiétude s'installe peu à peu tandis qu'un soleil presque estival rougeoie encore entre les touffes de marronniers. En ce dimanche du début du mois de mai 1968, Paris ressemble à une peinture du bonheur.

2.

Lundi, piscine. Mardi, musique. Mercredi, histoire. Jeudi, pas d'école. Vendredi, gym et brandade de morue à la cantine. Anastasia connaît l'emploi du temps par cœur. Il n'est rien qu'elle aime plus que l'école.

Ce lundi 6 mai, elle marche pourtant avec peine et arrive en retard devant l'immeuble de Leah. Les bras fermement croisés sur la poitrine, son amie la regarde avancer de guingois.

— T'es zinzin, ma parole! dit-elle quand Anastasia lui explique qu'elle s'est tordu la cheville en faisant un concours de saut dans les marches de son immeuble.

Anastasia ne précise pas qu'il s'agit des marches hautes et anguleuses de l'escalier de service. Leah ne sait pas qu'elle dort dans une chambre de bonne au-dessus de l'appartement de Monsieur. Personne ne doit le savoir, ni son amie ni son école, et surtout pas sa famille paternelle. Son père a été parfaitement clair là-dessus; à elle de se débrouiller pour que personne ne l'apprenne. Anastasia aime sauter depuis les marches sur le palier, une marche, puis deux, trois, cinq, sept, son record. Hier soir, elle a tenté de le battre. Huit marches, c'est beaucoup. Sa cheville droite a cédé sous le choc. Une entorse, encore une. Si au moins elle avait joué dans l'escalier principal recouvert d'un épais tapis, celui-ci aurait amorti sa chute. Mais la concierge le lui interdit, elle fait trop de bruit, elle dérange. Qu'elle aille donc sauter ailleurs. Qu'elle se débrouille. La voilà pansée de gaze, tout comme sa mère, et c'est avec la cheville foulée qu'elle marche jusqu'à l'école.

Sa chambre est donc située au cinquième par l'escalier de service. Ses parents, quant à eux, occupent deux pièces dans une aile de l'appartement de Monsieur, un étage plus bas. Hier soir, après le Ranelagh, elle est montée avec le plateau-repas préparé par Marius : un filet de sole meunière avec des pommes noisettes et une mousse au chocolat, la meilleure au monde, la seule qui engourdisse le cœur aussi sûrement que le palais. Anastasia adore sa chambre, véritable forteresse qu'elle aimerait imprenable. Installée en tailleur sur le couvre-lit soyeux rebrodé de minuscules marguerites jaunes et blanches, elle espérait regarder un film. Mais depuis le 1^{er} mai, la télévision semble en guerre. Sitôt qu'on l'allume, l'écran crache un étrange concentré de sirènes de police et de visages courroucés qui s'agitent sous des banderoles. Ce soir-là, elle y a vu le ministre de l'Éducation, celui-là même qui a mangé du rôti trop cuit à la table de Monsieur, samedi dernier. Sur le petit écran, elle l'a écouté égrener des noms tandis qu'apparaissaient en gros plan les visages de jeunes étudiants incarcérés – in-car-cé-rés, ça sonne sérieux. Elle était tétanisée par ces images, autant qu'elle l'avait été devant celles de ces minuscules corps squelettiques, le ventre gonflé comme une baudruche, les yeux comme des soucoupes, qui mouraient au Biafra sous l'œil des caméras. Et d'un tour de poignet, elle a coupé le caquet au ministre et à tous ces oiseaux de malheur qui l'empêchent désormais de retrouver ses héros préférés, Flipper le Dauphin, Ben l'ours brun, Clarence le lion bigleux, Pimprenelle et Nicolas, et puis Zorro. Ah, Zorro ! Comme elle aime à chanter le générique à tue-tête en sciant l'air d'une épée imaginaire ! Elle a mangé en silence dans l'air tiède qui entrait par la fenêtre ouverte. Ensuite, perchée sur la table de chevet, elle a longuement contemplé les derniers rayons du soleil qui balayaient les immeubles en pierre de taille dans un silence auguste. Allez savoir pourquoi, devant

cette majesté lui est venue l'envie impérieuse d'aller « jouer aux marches », comme elle dit. Alerté par le boucan et le cri qu'elle a poussé, Marius l'a récupérée sur le palier du quatrième, en larmes. « Boudu, pitchounette, tu t'es encore mise en ratatouille ! Regarde-moi ça ! Vite, des feuilles de chou vert ! » Elle s'est retrouvée avec un gros bandage autour de la cheville. Enrubannée de gaze fraîche, encore. Marius devrait recommander le chou à sa mère, même si ça sent aussi mauvais que le Synthol. Tout cela, bien sûr, elle ne le raconte pas à son amie Leah, elle se contente de clopiner à ses côtés.

— Si je m'étais foulé la cheville, poursuit Leah, ma mère m'aurait gardée à la maison.

— Mais mes parents ne vivent pas avec moi ! rétorque aussitôt Anastasia. Ils voyagent, je t'ai dit ! Je vis avec ma gouvernante et mon cuisinier.

Leah hausse les épaules et lève les yeux au ciel. Elle n'en croit rien, Anastasia le sait. Leah devine que quelque chose ne tourne pas rond dans la vie de son amie, sans pouvoir dire ce dont il s'agit. Elles savent qu'elles savent, c'est leur secret tacite, un pacte inné. Leah soutient Anastasia envers et contre tous.

— Je me fiche de tes bobards, dit-elle d'ailleurs. Mon père aussi était pauvre, et un cancre par-dessus le marché, eh ben regarde ce qu'il est devenu, hein ?

Leah parle tout le temps de son père, un célèbre cinéaste de la Nouvelle Vague. Parfois même, elle joue dans ses films.

— Il est rentré hier de New York, poursuit-elle en virevoltant sur elle-même tandis qu'Anastasia avance en grignant de douleur. Il m'a rapporté des Barbie introuvables à Paris ! Une blonde platine qui parle en anglais comme ça : *I love being a model ! Wanna play with me ? Wanna go shopping with me ? Oh ! I shall choose a dress for Cassy's party, which one do you like ? Oh I'm so lovely !*

— Bien sûr que ta Barbie parle anglais, intervient Anastasia. Elle est A-mé-ri-cai-ne, pardi!

— Mais je sais, moi aussi je sais! J'adore comment elle parle! Et il y a l'autre, Christie, c'est la nouvelle amie de Barbie, pareille comme elle, mais noire. A-fro-a-mé-ri-cain-ne, on dit, tu vois? Tu ne le savais pas, avoue!

— Si, je le savais!

— Mon œil! Faut toujours que tu saches tout! Moi, je le sais parce que la sœur de Babka, ma grand-mère maternelle, habite Long Island, et ma sœur, Lara, ira vivre chez elle pendant ses études.

— Quand ça?

— Plus tard, quand elle fera des études, pardi! Elle aussi a reçu des cadeaux, des disques. Tu sais, ma sœur s'est fait vachement enguirlander; elle fume et elle a de mauvaises fré-quen-ta-tions, elle va même se faire renvoyer du lycée Molière. Ma mère est allée la récupérer au poste de police jeudi dernier. Et Gabriella, notre jeune fille au pair, va rentrer chez ses parents; elle avait déjà manifesté chez elle en Hollande il y a deux ans, et maintenant elle fait la grève au lieu d'aller à la fac à Nanterre.

Voilà Leah qui redevient le moulin à paroles qu'on lui reproche souvent d'être. Leah la pipelette et Anastasia l'infamale, elles font la paire ces deux-là. Amies depuis le cours préparatoire, indéfectiblement complices, bien que perpétuellement sur le pied de guerre, elles se chamaillent. Mais les attaque-t-on qu'elles font aussitôt bloc.

Elles ont dépassé la place de la Muette et descendent à présent l'avenue Mozart. Leah gesticule en parlant fort. Anastasia suit toujours en grimaçant. Bientôt, elles arriveront rue Gustave Zédé, où se trouve leur école de filles.

— Bon, ben moi, je veux pas qu'elle parte, Gabriella, continue Leah. Je l'a-do-re d'abord. Et l'autre, avant, je la dé-tes-tais! Je vais me plaindre à papa, parce que, hein, c'est

pas parce que mes parents sont divorcés que mon père ne s'occupe pas de moi!

Anastasia opine du menton. Leah le lui a dit cent fois.

— Sauf que là, mon père, il va au Festival de Cannes, comme tous les ans. Il s'en occupera quand même. Ma mère, elle...

Anastasia n'écoute plus. Lundi, c'est piscine Molitor, et elle espère que l'eau soulagera sa cheville. Elle sait presque nager sans la ceinture de mousse. «Une enfant de la Méditerranée, ça sait nager naturellement», aime à dire sa grand-mère paternelle. Maintenant elle est devenue une enfant de la Seine, et il lui a fallu apprendre à ne pas se noyer.

— Y a pas piscine, aujourd'hui! s'écrie Leah. T'as pas lu le papier? On va au Louvre.

— Quoi? rouspète Anastasia, soudain figée sur le trottoir. La barbe du Louvre!

— C'est toi la barbante, à la fin! rétorque Leah. C'est ta faute si t'es tombée, faut toujours que tu te fasses remarquer!

— La barbe toi-même! s'entête Anastasia. On y va déjà tous les jeudis au Louvre.

Le jeudi, les autres élèves vont au catéchisme, mais pas elles. Leah parce qu'elle est juive, Anastasia parce que ses parents sont athées. En fait, ils sont orthodoxes, alors que le catéchisme c'est pour les cathos, et puis son père ne voudrait pas de toute façon. Il ne veut pas entendre parler de religion. Le jeudi, elles vont donc à la garderie qui organise des sorties culturelles, toujours les mêmes. Anastasia préfère les matinées tamisées au cinéma du musée Guimet, ainsi que la pénombre de l'aquarium du Trocadéro. Leah aime le Guignol du Jardin d'Acclimatation ou du théâtre du Ranelagh. Le Louvre, c'est beau bien sûr, c'est infini, mais à force, on se lasse. Les moniteurs les entraînent constamment vers les mêmes salles, les laissent errer des

heures durant. Entre elles, Leah et Anastasia ont instauré un jeu. Elles inventent une histoire aux personnages qui les dévisagent du haut de leur cadre ou du fond de leur vitrine. Postées devant une statuette de dieu égyptien à la tête animale, la grimace de la Joconde, les héros grandioses de Delacroix ou une vierge à l'enfant engoncée dans ses chairs, elles lâchent la bride à leur imagination et élaborent des épopées fantasques, guerrières ou cruelles, sans compassion pour ces protagonistes figés dans l'attente d'hypothétiques lendemains. Leah apprécie plus le musée de Cluny, ses œuvres étranges, le fouillis symbolique des *Très riches heures*, les silhouettes languides des tapisseries de *La dame à la licorne*, le mystère de la *Rose d'or* et du *Sixième sens*. Anastasia, quant à elle, ne se lasse jamais de l'univers équivoque, à la fois irisé et brumeux de Monet, qui la captive dans une contemplation improbable, d'autant que le musée Marmottan est situé à deux pas de chez elles, ce qui leur évite de traverser la moitié de Paris en métro. Mais aujourd'hui, il va falloir le prendre, le métro, et retourner au Louvre. En arrivant dans la cour de l'école, Anastasia est déjà de fort mauvaise humeur.

Et ça ne loupe pas. À neuf heures, mademoiselle Desmoulin fait l'appel, puis les place en rang par deux pour se rendre à la station Michel-Ange-Molitor. Leah marche aux côtés de son amie, mais se retourne tout le temps pour bavarder avec Marine, la petite peste maigrichonne qui déteste Anastasia, raille son nom «à coucher dehors» et la regarde de haut. Leah parle d'une carte de King Kong juché sur l'Empire State Building jointe aux cadeaux paternels. Anastasia observe Leah, enviant ses boucles brunes et, surtout, ses habits toujours neufs. Les filles ne portent pas leur tablier aujourd'hui, alors Anastasia admire la jupe-culotte de lin clair de son amie, ses jambes grêles aux genoux cagneux et les petits cœurs brodés sur l'encolure de son tee-shirt blanc. Sans ses habits de fille,

Leah passerait pour un garçon. Sa mère, pour y remédier, l'a inscrite au cours de danse du Conservatoire du quartier. Anastasia, en revanche, affiche une joliesse vénusienne malgré son tempérament de casse-cou. Elle aussi fréquente le cours de danse et s'y révèle fort douée.

Leah l'agrippe soudain par la manche.

— Tu n'oublies pas mon anniversaire, hein ? lui dit-elle. C'est le 31 mai, tu te souviens ? Ça tombe un vendredi, alors on fera le goûter le lendemain, samedi 1^{er} juin. Il faut que tu viennes cette fois.

Anastasia secoue la tête, faisant bouger ses nattes attachées par des élastiques à boules rouges ; on dirait des cerises suspendues à son crâne.

— Quoi non ? Tu ne viens pas ?

— Si ! Bien sûr que si ! Je voulais dire que je n'oublie pas, non, je n'oublie pas.

— Parce que y en a marre à la fin. On ne peut jamais te voir en dehors de l'école. Les vraies amies, elles se voient tout le temps. La garderie du jeudi, ça ne compte pas.

Elle a raison, Leah, mais Anastasia se doute déjà que son père ne voudra pas. Il refuse qu'elle fréquente les autres élèves en dehors de l'école. Renfrognée, elle tripote machinalement son dernier cadeau d'anniversaire, une chaînette en or ornée d'un huit ouvragé. Son père la lui a offerte trois mois plus tôt, à la place de la Barbie tant espérée, prouvant une fois de plus que cela ne tient pas au prix, mais à son refus de répondre à ses demandes. « Merci papa », a-t-elle dit les yeux baissés, comme ses cours de morale le lui ont enseigné. Si elle s'était écoutée, elle l'aurait mordu.

3.

Anastasia, diminutif Akylini, lui-même réduit à Kylini et répété deux fois. Kylini Kylini... Une douce mélopée qu'Anastasia retrouve pendant les vacances qu'elle passe toujours auprès de ses grands-parents paternels. Anastasia, mais qui est-ce, celle-là? Sa jumelle parisienne. Kylini l'attend à Athènes, auprès de ceux qui l'ont élevée jusqu'à ce qu'à l'âge de six ans elle aille rejoindre ses parents à Paris.

Le domaine ancestral de sa famille paternelle se dresse à l'ouest d'Athènes, sur la colline de la Pnyx, non loin d'où siégeait l'antique Ecclésia, l'assemblée des citoyens athéniens. L'histoire en ces lieux se répète, la famille paternelle comptant des politiciens de génération en génération. La grand-mère d'Akylini ne manque jamais de convier les notables de la ville dans l'enceinte convoitée de leur jardin où figuiers, orangers et citronniers mêlent leurs effluves sucrés, ravivés les soirs de brise par les relents salins de la mer Égée qui étend sa palette de bleus en contrebas de l'oliveraie. « Quel lieu inspirant », soupirent les peintres, un peu lèche-culs, qu'on rencontre parmi les invités. En empruntant la route qui serpente vers le centre-ville, on aperçoit d'un côté le Parthénon et de l'autre l'École américaine d'études classiques. Par-delà la somptuosité du paysage, le promeneur avisé peut ainsi lire, manifesté dans la pierre, le rappel que « l'exercice de la démocratie requiert des humanités, n'est-ce pas? » comme le dit souvent son grand-père. Quand il dit ça, Kylini voit toujours un convive ou deux hocher la tête, même si elle ne sait pas pourquoi.

Trop jeune pour comprendre les troubles allégeances du clan paternel, elle a grandi dans ce lieu protégé et odorant, qui a fondé sa force physique autant que psychique, au gré d'une petite enfance pareille à des racines de vignes résistantes et ingénieuses, capables de trouver, parmi la rocaïlle la plus sèche, le suc nécessaire pour pousser dru, se déployer encore, loin toujours plus loin, selon l'entêtée endurance des peuples de la Méditerranée. La Méditerranée, une réserve d'eau dormante et confinée qui ne demande qu'à se réveiller, qu'à se répandre, et une source à laquelle Kylini retourne s'abreuver durant ses vacances d'été! Jamais elle n'y va avec ses parents. Jamais non plus elle n'a vu ses parents avec leurs familles respectives, en tout cas, pas qu'elle s'en souviennne. D'ailleurs, elle ne connaît pas sa famille maternelle et ne sait rien d'eux. Tout s'est toujours passé comme si elle était la fille de son père et de la mère de celui-ci. Ses vacances se déroulent en Grèce et en grec, mais sa vraie vie – les vacances, ce n'est pas la vraie vie – demeure à Paris et en français. Parfaitement assimilée à la France, Anastasia est un pont, à moins qu'elle ne soit un grand écart.

En ce 2 juillet 1967, les nombreux convives réunis dans le parc à la tombée du jour fêtent les cinq ans d'Iskandra, sa cousine germaine, fille du frère aîné de son père. Ekaterini Teofilakis, sa grand-mère, comme elle le fait toujours pour les anniversaires de ses petits-enfants, a fait venir une troupe de marionnettistes de Karagiozis. Ce populaire théâtre d'ombres est né au temps de l'Empire byzantin et a été maintenu pendant l'Empire ottoman, en particulier dans la ville de Smyrne peuplée de Grecs. Ces derniers ont perpétué la tradition de ces personnages de papier dont les ombres dévoilent, révèlent le dissimulé. Aussitôt qu'on éclaire, la toile opaque du Karagiozis livre ses secrets. Le public, tous âges confondus, se presse dans les jardins, les places publiques, les quais, pour se réjouir de ces farces qui,

par leur fonction critique, pérennisent une certaine cohésion populaire.

La troupe de jeunes marionnettistes s'est installée dans le jardin au centre de l'écrin verdoyant des *Aesculus hippocastanum* centenaires, dont les cimes culminent à plus de vingt-cinq mètres, ceints par les parterres odorants nés des amours de la nymphe Flore et du dieu Zéphyr sous l'égide des jardiniers. Les adultes sirotent de l'ouzo ou du café festonné de marc. On emporte les pâtisseries pour se prémunir des guêpes. Les enfants se sont attroupés autour des marionnettistes, ravis d'écouter les aventures du gentil Karagiozis et de son méchant et fourbe patron Hadjiavatis, une histoire connue de tous, répétée au fil des siècles avec le même étonnement et accueillie par des éclats de rire similaires.

Un jeune marionnettiste habillé de noir prend la parole :

— Καλησπέρα, kalispéra, bonsoir les enfants ! Regardez par ici, cette toile blanche. Voyez-vous quelque chose ?

Tous connaissent le rituel d'ouverture et s'y conforment, criant « oui, oui ! » en chœur, mais il n'y a rien derrière la toile. De siècle en siècle, les mêmes paroles se répètent, comme un murmure échappé à la cruauté du temps.

— Ναι, ναι, si, si ! reprennent les enfants et quelques parents volontiers retombés en enfance.

— Je ne vois rien, moi, s'étonne alors le marionnettiste. Voyez-vous quelque chose, vous, avec vos yeux d'enfants ? Quel est donc votre secret ?

— Allume, allume ! s'écrient les enfants.

Seule Anastasia n'a pas le cœur à la fête. Cette histoire de Karagiozis et Hadjiavatis lui rappelle trop celle qu'elle ne doit pas raconter, malgré les questionnements insistants de sa grand-mère. Sa vie parisienne, elle ne peut en révéler les secrets.

Monsieur est le patron de son père, mais il n'a vraiment rien du vulgaire et veule Hadjiavatis. Veuf, il demeure à soixante-quatre ans un homme svelte, élégant, convoité et pas uniquement, comme il plairait aux envieux, pour la fortune que ses ascendants originaires du nord de la France ont su bâtir depuis le début du XIX^e siècle. Monsieur est charmant, il est magnétique, et sa forme physique, dont il s'occupe au moins autant que du fonctionnement de ses usines, s'avère irréprochable. Les prétendantes se succèdent, volatiles comme les parfums qu'elles abandonnent dans les coussins de son salon. Des effluves qui fort heureusement s'évaporent, sinon leur mélange deviendrait nauséabond. En héritier habile, Monsieur a su élargir son domaine de compétence premier, racheter ses concurrents, et même se payer un journal influent. À son tour, cet héritier a eu des héritiers, en l'occurrence des héritières : trois filles et donc trois gendres, tous issus de la noblesse française. Anastasia connaît deux de ses filles. Madame Pascale semble sa préférée, si l'on se fie au ton qu'emploie Monsieur quand il lui parle et aux confidences qu'il lui fait – privilèges dont Anastasia s'est trouvée être le témoin fortuit. Madame Pascale a deux fils qu'Anastasia n'a jamais croisés, pas plus qu'elle n'a rencontré Sophie, la fille unique de Madame France et de son mari écrivain. Madame France, l'aînée, assure l'intendance de l'appartement paternel depuis le décès de sa mère.

Sophie, Anastasia en entend parler sans cesse. Elle sait qu'elles ont le même âge et la même stature, ce qui lui vaut de récupérer régulièrement ses vêtements. De la même manière, Anastasia dort dans les chambres réservées à Sophie dans les châteaux familiaux situés dans le nord de la France ou dans le Vaudois suisse. Sophie absente, Anastasia peut emprunter ses jouets, son poney, ses livres, profitant ainsi par procuration de quelques miettes de la vie de Sophie, à la condition expresse de n'en jamais

rien dire à personne – un secret supplémentaire à porter. Sophie est l'arlésienne de sa vie, un fantôme qui hante son existence, concédant des poussières de son existence avant de reprendre ce qui lui appartient de droit, renvoyant Anastasia dans l'ombre d'où elle ne devrait jamais sortir. De tout cela, bien évidemment, Sophie ne sait rien, pas plus qu'Anastasia y peut quelque chose. Depuis deux ans qu'elle habite chez Monsieur avec ses parents, l'ombre est la place qui lui a été assignée dans l'envers de ce décor plus que parfait. À l'ombre de Sophie, à l'ombre de Monsieur, à l'ombre de son statut social originel. Occultée en permanence, Anastasia bénéficie néanmoins d'un point de vue imprenable sur la vie de l'employeur de ses parents, dont elle est pour sa part l'invitée. En contrepartie, elle est autorisée à vivre une vie, à profiter de privilèges, à jouir, aussi, beaucoup, du meilleur de la culture et des traditions françaises. Tous ces trésors ne sont pas les siens, mais ils l'abreuvent, et elle doit sans cesse s'en montrer digne, prendre la mesure de sa chance, et remercier, surtout ne pas oublier de remercier. Sans qu'on ait jamais eu besoin de le lui expliquer, Anastasia a compris que pour se voir concéder les restes de la vie d'un milliardaire, il faut obéir, échine courber, obéir, se réduire. Le moindre dépassement hors du rang assigné par la naissance ou, dans ce cas, par l'immigration, s'avérerait létal.

Vestige d'un monde en faillite de lui-même, Monsieur est vraiment un homme hors du commun. Il ne laisse pas d'intriguer Anastasia. Le matin, elle l'observe faire sa gymnastique en caleçon bleu sur la moquette crème de cet espace de passage que Marius nomme la galerie des Glaces, cinquante mètres carrés ornés de miroirs dans lesquels la stature élancée de Monsieur se démultiplie comme une fantasmagorie. Elle observe tout le monde, mais, elle, personne ne doit la voir. Elle, elle sait. Elle est l'amphitryon malpoli de la vie de Monsieur. On ne la lui fait pas. À

condition de bien se tenir, l'envers du décor et des personnes qui le peuplent n'a pour elle aucun secret.

Dès lors, d'un des coins du balcon d'où elle peut voir sans être vue, Anastasia l'observe à son bureau créole en courbaril ramené de Martinique, où il se rend régulièrement depuis qu'il a ajouté la canne à sucre à la betterave blanche traditionnellement nécessaire à son industrie. Monsieur aime beaucoup ce bureau qui tranche avec son siège, une marquise tapissée de la même soie lavande que les tentures derrière lesquelles Anastasia aime à se faufiler dans le salon. Des rideaux si épais qu'ils pourraient l'étouffer par inadvertance. Mais ce qu'elle préfère, c'est se glisser sous la table d'appoint du salon pour l'épier. Anastasia se montre ainsi une invitée pas invitée. Malpolie.

Cachée sous la table ronde recouverte d'un lourd velours bleu roi qui tombe jusqu'au tapis, elle a déjà aperçu Mademoiselle Jennifer, que tous appellent simplement Mademoiselle, mannequin dans la vingtaine et dernière maîtresse en titre, arriver avec une simple serviette autour des hanches, arborant un buste aussi plat que le sien. Elle a vu la jeune femme s'agenouiller tandis que Monsieur renversait la tête, puis, une dizaine de minutes plus tard, s'en retourner vers la chambre qu'elle n'occupe que sporadiquement. Car Mademoiselle n'habite pas là. « Il ne saurait en être question », répond Monsieur d'un ton sec chaque fois que la jeune femme aborde le sujet, parfois en pleurs. Il s'est contenté de lui offrir une maison à Marnes-la-Coquette, au grand dam de son autre maîtresse, une hystérique Américaine qui ressemble à Ava Gardner et qui vit entre l'hôtel de son mari à Saint-Moritz, leur appartement de la place de Colombie à Paris et son loft new-yorkais.

À son insu, Monsieur prête un peu de sa grande vie à Anastasia. Il lui sourit lorsqu'il la croise au détour d'un couloir, ne manque jamais de souligner son anniversaire, lui donne le chocolat qu'il reçoit, et puis des livres, beau-

coup de livres, qu'elle garde jalousement dans sa chambre. Il rentre dans la cuisine pour s'enquérir de ses résultats scolaires, l'encourage et la félicite alors même qu'il sermonne son père devant elle. Anastasia se sent alors importante. Monsieur a beau être plusieurs fois grand-père, elle seule, qui a l'âge de ses petits-enfants, vit près de lui et le voit vivre au quotidien. Elle seule, croit-elle, sait tout de lui. En sa qualité d'invitée singulière, elle vit dans un beau quartier, va dans une école, bénéficie d'une éducation, de l'acquisition d'une culture, d'un art de vivre, tant d'acquis estampillés « vieille et grande France ». Dans l'ombre protectrice de Monsieur, Anastasia devient française, tout simplement. Tout cela peu à peu creuse entre elle et ses parents, entre ses origines et son avenir, un fossé, une fosse commune, dans laquelle inexorablement disparaissent ses ancêtres et leur histoire, et avec eux sa langue maternelle.

Son père a fait des pieds et des mains pour entrer au service de Monsieur, pour devenir son chauffeur particulier, à ce titre responsable du parc automobile, incroyable mais vrai : une Jaguar grise, un coupé Mercedes couleur chocolat, une Austin bleu métallisé, une Bentley bronze, une Triumph bleu marine que Monsieur conduit seul dans Paris, et bien sûr la Rolls noire. Il arrive même à Anastasia de partager le repas de Monsieur lorsque, d'aventure, il mange chez lui un sempiternel plateau jambon et endives au four. « Des endives, toujours des endives, on voit bien que c'est un homme du Nord ! » se plaint Marius. Tandis que Monsieur mange devant le journal télévisé, Anastasia, accroupie sous la table, l'observe. Elle ne fabule pas, non. Elle vit dans un monde fabuleux, pour de vrai.

Dans le jardin de sa grand-mère, la petite Iskandra rit aux larmes en tapant dans ses mains. Un murmure joyeux parcourt l'assistance. Tous ont beau connaître l'histoire, l'avoir vue cent fois depuis leur enfance, ils ne se lassent pas de se laisser prendre au jeu. Au travers du drap éclairé ont

surgi les silhouettes du pauvre larbin Karagiozis et de son méchant patron Hadjiavatis. Arrive le moment que tous attendent, celui où Hadjiavatis se saisit d'un gros bâton et tape sur la tête de Karagiozis à coups redoublés en le couvrant d'insultes. Tous y voient une résurgence du comportement des anciens maîtres turcs à l'égard de leurs serviteurs grecs. Au fil des siècles, cette histoire a servi d'exutoire. Tant qu'il y a du théâtre, il n'y a pas de guerre, les Grecs savent cela de toute Antiquité.

Dans le jardin odorant de sa grand-mère, Kylini n'a pas le cœur à rire. Elle ne connaît rien de l'histoire grecque, ignore tout des Empires byzantin et ottoman. Ses ancêtres à elle sont gaulois, c'est écrit dans son livre d'histoire, et, à tout prendre, elle aime autant. Quand Guignol tape sur la tête de Gnafron, Leah adore, et Anastasia adore ce qu'adore Leah. Mais là, non, elle n'a même pas le courage de faire semblant. À chaque cri que pousse Karagiozis, son ventre se serre un peu plus, et ses genoux, bientôt, se mettent à trembler. Elle vit à l'ombre d'un monde fabuleux, d'où aucune lumière ne semble pouvoir la délivrer.